

La mixité dans les cours de sport permet-elle de lutter contre le sexisme ?

Entretiens : **Ludivine Ponciau**

Aurélié Aromatario,
chercheuse à l'ULB,
spécialiste des questions
liées au genre

Le débat remonte à près de dix ans et n'a jamais été réellement tranché. Avancée pour l'égalité selon les uns, fausse bonne idée pour les autres.

En Région bruxelloise, plusieurs écoles ont opté pour des cours d'éducation physique mixtes. Idem dans l'enseignement provincial en Brabant wallon à la rentrée 2023-2024. Vous qui analysez le rôle du corps comme outil et comme enjeu du genre, que pensez-vous d'une telle mesure ?

Dans un premier temps, il faut se poser la question des formes de mixité. À l'école, on est dans un cadre spécifique : les jeunes n'ont pas le choix de participer ou non au cours. Cet aspect peut revêtir un côté autoritaire. En club, la situation est différente puisqu'on fait le choix d'y aller. On peut dès lors se poser la question des pratiques – comment on entraîne les jeunes, comment

on forme des équipes – de la mixité dans l'organisation du club, qui détient le pouvoir, et, enfin, de la mixité des coaches. Si on constate que toutes les personnes censées détenir un savoir sportif sont systématiquement des hommes, ça peut donner l'impression qu'il existe une suprématie masculine dans ce domaine. On peut aussi rencontrer ce problème d'inégalité dans le milieu scolaire, bien que le métier d'enseignant me paraisse mieux réparti en matière des genres. Les études menées sur la mixité dans les groupes sportifs font état d'autant d'effets positifs que négatifs. Dans les milieux sportifs mixtes, les hommes peuvent développer de l'estime pour leurs collègues féminines, sortir de certains stéréotypes comme celui qui désigne les hommes comme étant meilleurs en sport. À l'inverse, on constate une respecialisation des tâches qui prendra une dimension essentialisante. On parlera de complémentarité mais en reliant certaines caractéristiques aux hommes ou aux femmes. Par exemple, on dira des femmes qu'elles sont moins fortes ou moins endurantes mais plus stratégiques, qu'elles ont davantage l'esprit d'équipe. C'est une vision très réductrice.

Autre observation : les filles plus compétitrices apprécient fortement les équipes

mixtes, notamment dans le contexte scolaire, car la compétitivité et le niveau sont tirés vers le haut par un contexte de mixité, notamment avec la présence de jeunes hommes témoignant d'une meilleure socialisation à la pratique sportive. À contrario, certaines jeunes filles se sentiront complètement inhibées et s'autocensureront parce qu'elles ne se sentiront pas à la hauteur, et donc en minorité. Enfin, un des effets possibles est que certains garçons refusent de s'entraîner avec leurs coéquipières parce qu'ils les considèrent moins douées qu'eux en sport et qu'elles tirent le groupe vers le bas. Ou ils refuseront de coopérer, par exemple lorsqu'il sera question de leur passer le ballon. On peut donc voir apparaître une nouvelle hiérarchisation et une autre forme de séparation dans le groupe. Certains enseignants, de manière consciente ou non, entérinent aussi cela en confiant aux filles et aux garçons d'un même groupe des tâches séparées ou en attribuant un double point lorsqu'il est marqué par une fille.

Les garçons sont souvent poussés à pratiquer un sport et à bouger dès leur plus jeune âge tandis qu'on attend des filles qu'elles se limitent à des activités calmes ou artistiques...



... Effectivement. On peut épingler les types d'activités mais aussi les valeurs qu'on attribue à ces pratiques. La combativité ou le fait de prendre de la place, du volume, est par exemple très valorisé chez les garçons dès l'enfance. Tandis qu'on aura peur pour les filles si elles osent prendre des risques.

Certaines filles, lorsqu'elles évoluent dans un milieu très masculin, développeraient une forme d'attitude masculine pour être mieux acceptées ou pour compenser un complexe d'infériorité.

Je n'ai pas connaissance de résultats d'études portant sur ces observations à l'école, mais ce sont effectivement des phénomènes observés dans le sport de haut niveau, chez les femmes qui pratiquent des sports étiquetés masculins, des disciplines qui sont des bastions de la masculinité hégémonique. On peut y croiser des filles qui aiment montrer leur supériorité, très « rentre dedans » – même si le sport est globalement une affaire de hiérarchie, de capacités – mais qui, hors de leur discipline sportive, surcompenseront puisqu'on les juge trop assertives ou trop musclées dans leur milieu social. On voit cela, par exemple, chez de nombreuses boxeuses de haut niveau qui se montrent très féminines dans leur apparence ou leurs attitudes hors entraînement pour « rééquilibrer ». C'est une question d'environnement dans lequel on évolue. Des études ont montré que les filles qui pratiquent des sports « hard » ont grandi dans des milieux où les hommes sont très présents et qu'elles ont acquis une approche binaire des genres. Dans le milieu du football féminin, on peut aussi observer d'autres trajectoires : les valeurs de compétitivité ne sont pas forcément associées à la masculinité et sont vécues comme une prolongation identitaire par certaines joueuses. Elles ne développeront pas cette stratégie de surcompensation et resteront très entreprenantes et très affirmées hors du sport.

La mixité dans les écoles peut-elle aussi inciter les garçons à s'intéresser à des disciplines plus féminines ?

Ce n'est pas un cas de figure étudié. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'on ne mentionne jamais de cours de gymnastique rythmique ou de danse. Peut-être parce qu'on ne considère pas ces disciplines comme aussi « challengeantes » que les traditionnelles.

Les opposants à la mesure avancent l'argument des complexes et du manque



Aurélie Aromatario
« Les filles plus compétitrices apprécient les équipes mixtes, notamment dans le contexte scolaire, car le niveau est tiré vers le haut. »



Lola Mansour
« Le sport ne doit pas être vu différemment des autres matières enseignées à l'école. »

de confiance. Pour les filles, et peut-être aussi pour les autres genres, s'entraîner tous ensemble peut être source de malaise. Comment dépasser cet obstacle ?

L'adolescence implique de vivre l'expérience quasiment permanente du regard porté sur son corps et du jugement. Cette expérience peut produire un inconfort pour les jeunes femmes, surtout si on ajoute à cela une dynamique de groupe qui peut pousser les garçons à prendre toute la place et à émettre des critiques ou des commentaires sur le physique. La réponse à cela est de créer un climat le plus serein possible pour éviter de voir apparaître un mécanisme de rejet chez les jeunes filles ou les jeunes garçons qui en seraient victimes.

Lola Mansour,
championne de judo,
fondatrice de l'asbl
Balance ton sport

Sexisme, harcèlement, considération : le milieu du sport évolue, poussé par les sportives militantes. Mais les réflexes genrés sont tenaces.

Mélanger les filles et les garçons au cours d'éducation physique, est-ce une bonne idée ?

Tout à fait. Il est d'ailleurs incompréhensible que ce ne soit pas encore le cas partout. Pourquoi faut-il autant de temps pour amorcer la réflexion sur ce qu'il convient de faire. Cela dit, mieux vaut tard que jamais.

Quels souvenirs gardez-vous de vos cours d'éducation physique en secondaire et en quoi pèsent-ils dans votre jugement ?

Je me souviens que filles et garçons étaient séparés. On cantonnait les élèves à des activités très clichés : du step pour les filles, de la musculation pour les garçons. J'avais d'ailleurs demandé à pouvoir faire de la musculation avec les garçons. J'ai aussi le souvenir d'un événement particulier : en première secondaire, mon école avait décidé de participer à un tournoi de football pour une œuvre caritative. Comme il n'y avait pas assez de place dans les vestiaires pour tous les élèves, on a demandé aux filles de ne pas participer. Par contre, elles étaient priées de venir applaudir les garçons. Ma mère, qui est féministe, a trouvé cela très injuste et a refusé que j'aille à l'école ce jour-là. Elle a

pris la bonne décision, cette mesure était une aberration. D'autant que certaines filles avaient envie de jouer et que certains garçons, eux, ne le souhaitaient pas. Toutefois, si on opte aujourd'hui pour la mixité dans les cours d'éducation physique, il faut rester attentif à ce qu'elle soit réelle.

Y a-t-il des pièges à éviter ?

Dans les cours de judo, dont ceux que je donne, on remarque, par exemple, que les filles ont tendance à travailler entre elles et les garçons entre eux, alors qu'ils occupent le même espace et sont censés se mélanger. Il faut mener une réflexion globale et réaliser un travail approfondi de déconstruction pour qu'une telle mesure permette d'atteindre les objectifs visés sur le terrain, et pour que cette mixité puisse réellement fonctionner. L'important n'est pas tant de mélanger les uns et les autres mais de les faire collaborer. Dans le sport, on ressent très fort les expériences à travers le corps. C'est la raison pour laquelle on assimile beaucoup mieux les principes d'égalité, d'inclusion et de dépassement de soi que lorsqu'on en entend parler de façon théorique. Le fait de devoir mettre ces principes en pratique leur donne une dimension plus concrète.

Toutes les disciplines peuvent-elles être pratiquées par les filles comme par les garçons ?

La question de la morphologie peut se poser, mais il n'y a pas de prédisposition naturelle selon le sexe. On peut à la limite parler de caractéristiques comme la puissance ou la souplesse, mais je dirais que la différence est surtout marquée à un très haut niveau et à partir de 17 ou 18 ans. Avant cela, elle est surtout une bonne occasion de s'adapter, de s'habituer à ne pas toujours prendre le dessus et donc, aussi, de réfléchir à d'autres manières d'enseigner le sport.

A un âge où l'identité est en construction, devoir exposer son corps et démontrer ses qualités sportives peut être gênant pour certaines jeunes filles ou jeunes garçons. Ne risque-t-on pas d'augmenter leur malaise ?

Séparer les garçons et les filles pour cette unique raison risque justement de renforcer les complexes. Il faut bien se dire que dans les cours d'éducation physique, on ne forme pas des athlètes. On est dans le cadre de la pédagogie, pas de la compétition. Le rôle du professeur s'avère particulièrement important. Il faut qu'il puisse se sentir

à l'aise, qu'il soit capable de recadrer les garçons au besoin. Pour réussir à lever les obstacles liés au genre et déconstruire les stéréotypes, il est nécessaire de mettre en place des stratégies concrètes et de bien former les personnes en charge de l'encadrement. Pour en revenir à la question de la nécessité de garder un espace genré pour que les filles puissent se sentir plus à l'aise, il peut en effet y avoir un intérêt à maintenir la non-mixité dans certaines circonstances. Dans les groupes militants, par exemple, où il est important que les filles puissent profiter de cet espace pour s'exprimer plus librement et se sentir comprises. Mais pas dans l'enseignement. On sait déjà qu'en classe, les garçons prennent plus la parole que les filles dans certains cours, comme les maths ou les sciences. Ce n'est pas pour cela qu'on doit les séparer. Le sport ne doit pas être vu différemment des autres matières enseignées à l'école.

Avec Charline Van Snick, vous avez suivi le mouvement MeToo en lançant le collectif Balancetonspport en mars 2021. Depuis, qu'est-ce qui a changé ?

Nous voulions attirer l'attention sur les différentes formes de sexisme ordinaire dans le sport de haut niveau. Sur la manière dont les athlètes féminines faisaient l'objet de commentaires sur leur musculature, sur le traitement différencié dans les médias alors que nous réalisons les mêmes performances que nos coéquipiers. J'ai connu des athlètes féminines victimes de violences psychologiques, de harcèlement. Récemment, le témoignage d'une coach harcelée sexuellement dans le club de football dans lequel elle travaille m'est parvenu. Cela prouve que ces situations sont toujours d'actualité. Le discours que nous avons le 8 mars 2021, lorsque nous avons lancé le collectif, nous aurions pu le ressortir cette année sans changer une seule ligne, tant les choses ont peu évolué. Bien sûr, entre-temps, il y a eu des déclarations de bonnes intentions, le comité olympique a pris quelques initiatives positives comme la mise en place d'épreuves mixtes, mais sur le terrain le fossé est toujours aussi important et les réelles avancées se font attendre. La ministre des Sports, Valérie Glatigny (MR), a pris des mesures pour féminiser le milieu sportif. L'une d'elles vise à assurer une représentation d'un tiers de femmes dans les conseils d'administration des fédérations et associations sportives. Or, il me semble que les femmes représentent 51 % de la population, pas 33 %. On manque encore d'ambition... ●

Dixit

« La Belgique fait office d'exception, particulièrement sur le terrain scolaire. La mixité dans le sport est l'un des moyens pour arriver à une société plus égalitaire. »

En octobre 2016, dans *Le Soir*, la ministre de l'Égalité des chances et des Droits des femmes à la FWB, **Isabelle Simonis** (PS), plaидait pour la mixité dans les cours de sport.

« Classiquement, on voit les sports de combat et de ballon proposés aux garçons et des disciplines plus artistiques, comme la danse et la gymnastique, enseignées aux filles. »

Selon l'échevine de l'Instruction publique de la Ville de Bruxelles, **Faouzia Hariche** (PS), l'objectif est que toutes les écoles de la zone adoptent le principe de mixité dans le sport (*La Libre*, le 25 janvier dernier).

« Les médias participent à une vision sexiste et négative de l'image de la femme pratiquant une activité physique intensive et/ou compétitive. »

Dans une carte blanche parue dans *La Libre* le 3 avril 2021, un **collectif de signataires**, dont Charline Van Snick et Justine Henin, dénonce les inégalités entre hommes et femmes dans le sport.